

ARAGON/ TEL QUEL:

1. Quel que soit le travail critique d'ores et déjà accompli, l'importance des investigations actuellement en cours, et bien que commence depuis quelques années à céder un certain verrou interdisant l'accès conduisant jusqu'à lui, le dernier Aragon reste encore pour l'essentiel à penser. Il y va d'une évaluation juste - intègre et entière - d'une des oeuvres romanesques et poétiques capitales du siècle dernier mais aussi d'une compréhension exacte du jeu qui s'est joué au cours des années 60 et 70 dans l'histoire de la culture française, jeu dont dépend directement notre présent mais qui pourtant attend encore d'être vraiment étudié, décrit, raconté ou bien et jusqu'à présent ne l'a été que par fragments, par bribes.

L'enjeu est bien entendu d'abord esthétique. Il concerne la grande aventure révolue des avant-gardes et la façon dont les vagues successives qui ont fait cette aventure se sont poussées en avant les unes les autres, chevauchées, recouvertes. De l'avant-garde des années 20 à celle des années 60, du temps du surréalisme au temps du structuralisme, quelque chose a lieu deux fois dans l'histoire de la pensée, à quoi Aragon n'a à chaque fois jamais été étranger et qui détermine encore aujourd'hui la possibilité d'une littérature ne renonçant pas au principe de mise en question critique qui définit l'esprit même de la modernité.

Mais l'enjeu est tout autant politique. Il nous reconduit vers l'aventure également révolue de l'entreprise révolutionnaire dont les avatars successifs ont fait l'histoire du vingtième siècle. Aragon a tout vu et presque tout vécu, de la révolution russe dont il fut le spectateur désabusé puis l'inconditionnel partisan jusqu'au moment de l'après 68 où, vieillissant, il assista sans doute à la progressive dissolution de tout authentique esprit de contestation au sein de ce que l'on nommera au choix la société du spectacle ou de consommation, et qui est encore la nôtre.

Littérairement, politiquement, du fait de la formidable longévité de son talent, Aragon eut le privilège terrible d'assister à ce phénomène d'éternel recommencement qui fait l'Histoire. Plusieurs fois, il vit venir, s'en aller et puis revenir le balancier des choses. De ce fait, sa situation place le dernier Aragon en un point particulier du temps qui nécessairement nous importe: avec lui, quelque chose s'achève (une certaine histoire de la modernité esthétique et idéologique) dont il peut nous aider à penser le lendemain: liquidation sans reste, répétition parodique ou reprise véritable qui rende à nouveau vivant et sous une forme inédite le principe même autrefois au coeur de l'expérience moderne.

2.

Penser le dernier Aragon oblige à considérer ce que fut au cours des années 60 et 70 le dialogue du principal des survivants de l'avant-garde surréaliste avec certains des plus notables représentants de l'avant-garde nouvelle se développant alors au temps du structuralisme. Il y a là un chantier critique d'importance et qui concerne le jeu dans lequel Aragon a choisi à cette époque d'entrer afin de réviser son entreprise littéraire à la lumière de ce que de jeunes écrivains engagés dans un travail expérimental lui rappelaient d'un passé surréaliste qui avait pris pour eux valeur de modèle ou de contre-modèle, en tout cas: de référence.

De ce chantier (où il devrait être aussi question de poètes comme Jean Ristat, Jacques Roubaud, Lionel Ray, de cinéastes comme Jean-Luc Godard, de romanciers comme Michel Butor), on n'envisagera que l'un des aspects, celui qui touche aux relations nouées entre Aragon et les écrivains de la revue *Tel Quel* - revue fondée en 1960 par Philippe Sollers et qui, au grand étonnement des éditions du Seuil qui l'abritaient, va s'imposer comme le pôle principal de l'avant-garde littéraire française, dans la proximité d'abord du nouveau roman et avec le soutien de Francis Ponge, dans le souvenir des grands dissidents du surréalisme (principalement Artaud et Bataille) puis dans le questionnement de plus en plus insistant des oeuvres majeures alors en cours de constitution dans le domaine de la philosophie et des sciences humaines (Foucault, Barthes, Lacan, puis Derrida ou Kristeva).

De 1958 à 1968 - et ces dates sont déjà porteuses d'une signification politique évidente - d'Aragon à *Tel Quel* va se trouver engagé un dialogue dont importe surtout le malentendu sur lequel il repose, malentendu qui conduira à une rupture d'une particulière violence au début de la décennie suivante - lorsque l'affrontement entre communistes et maoïstes français prendra le tour que l'on sait. L'expression de "chassé croisé" est certainement celle qui rend le mieux compte de la figure qu'ont tracée ensemble les protagonistes de cette histoire dans le champ littéraire français, figure que détermine essentiellement un certain état du débat politique parmi les intellectuels. De cette expression, le dictionnaire rappelle qu'elle désigne en danse un "pas figuré où le cavalier et sa danseuse passent alternativement l'un devant l'autre" et qu'au sens courant elle s'applique à un "échange réciproque et simultané de place, de situation". Pour rendre compte du phénomène de la bipolarisation, un politologue, Guy Rossi-

Landi, usait il y a vingt-cinq ans de cette même expression et en faisait le titre d'un ouvrage consacré à l'histoire de la droite et de la gauche en France depuis 1789.

C'est en ce dernier sens qu'on doit parler de chassé-croisé concernant la brève histoire des relations entre Aragon et Tel Quel: Aragon marquant dès la fin des années 50 le désir - qu'exprimera à sa suite le Congrès d'Argenteuil de 1966 - d'un art moins directement soumis au discours idéologique en faisant l'éloge des jeunes romanciers désengagés de la revue Tel Quel qui, ironiquement, vont, dans le moment même où Aragon appellera les intellectuels du Parti à libéraliser leur position, mettre leur littérature au service d'une cause révolutionnaire à laquelle ils donneront une apparence particulièrement doctrinaire sinon dogmatique. Disons, pour parler le langage du journalisme politique, et même si ce langage s'avère inadapté à rendre compte de la complexité des enjeux esthétiques, que le virage libéral d'Aragon et des *Lettres françaises* coïncidera exactement avec le tournant radical - en l'occurrence: le ralliement successif au communisme puis au maoïsme - de Sollers et de Tel quel et que ce double mouvement, loin de favoriser un rapprochement des deux camps, va au contraire les conduire à échanger leurs positions, rendant irréversible et spectaculaire leur rupture.

3.

Le chassé croisé dans lequel vont s'engager Aragon et Sollers, les *Lettres françaises* et Tel Quel commence en 1958 avec l'article fleuve dans lequel l'auteur consacré de la *Semaine Sainte* salue le romancier débutant qui, aux éditions du Seuil, vient de signer son premier vrai livre: *Une curieuse solitude*. Intitulé "Un perpétuel printemps", ce texte d'Aragon est resté assez célèbre pour toutes sortes de raisons. Repris dès l'année suivante (en 1959), il figure en tête de *J'abats mon jeu* comme si, avec lui, se trouvait fixée d'entrée la position dont tout l'ouvrage va se faire le développement. Sollers ne manquera pas de citer souvent l'hommage d'Aragon qui, venant redoubler et confirmer celui de Mauriac saluant dans son Bloc-Notes de *l'Express* l'année précédente son premier texte "Le Défi", marque le moment de ses débuts littéraires et lui fait recevoir, comme il le note avec humour, la double bénédiction du Vatican et du Kremlin.

L'Histoire littéraire a moins retenu l'article qu'Aragon signe dans *Les Lettres françaises* du 12 avril 1962, "D'un Parnasse à bâtons rompus" et dans lequel, évoquant Ponge et Butor, il rend compte du *Voyage d'Hiver*, le premier roman de Jacques Coudol, jeune écrivain, ami de

Philippe Sollers, ayant comme lui publié ses tout premiers textes dans la revue de Jean Cayrol *Ecrire* et comptant comme lui au nombre des membres fondateurs de la revue *Tel Quel*. Depuis la parution d'*Une curieuse solitude*, les choses sont en effet allées vite pour les jeunes gens auxquels les Editions du Seuil, misant sur le succès du premier roman de Philippe Sollers, ont confié la responsabilité d'une revue. La rencontre des nouveaux talents découverts par Cayrol et publiés par *Ecrire* (outre Sollers et Coudol, Boisrouvray) avec de jeunes journalistes écrivant dans *La Table Ronde* et dans *Arts* (Jean-Edern Hallier, Jean-René Huguenin et Renaud Matignon) a permis que se constitue l'ébauche d'un groupe - sinon d'un mouvement littéraire - qui a en l'espace de quelques mois acquis une vraie forme d'existence et de visibilité dans le champ littéraire français.

Aragon parle de la "grâce" d'*Une curieuse solitude*, du "charme" du *Voyage d'Hiver*. Par deux fois, il salue la naissance d'un écrivain véritable. Mais surtout, prenant le prétexte que lui fournissent les jeunes écrivains de *Tel quel*, Aragon par deux fois se justifie d'aimer une littérature que l'on pourrait croire si peu conforme à celle que devrait aimer le grand écrivain communiste qu'il est. A propos de Sollers, feignant de défendre *Une curieuse solitude* devant les plus sourcilleux des censeurs de son propre parti mais entreprenant surtout de répondre aux critiques que lui avaient values *Aurélien* ou *La Semaine sainte*, Aragon fait mine de se reconnaître coupable afin de mieux se disculper: "je commets le crime d'aimer la littérature bourgeoise". Et encore: "Tout ceci pour dire que je veux bien qu'*Aurélien* soit de la littérature bourgeoise, mais je vous prie de me laisser tranquillement me plaire à la lecture d'*Une curieuse solitude*, livre auquel il vous sera certainement plus difficile de donner 'un sens social' qu'à *La Vie parisienne*, dont je vois très bien comment on peut dire sans se troubler que c'est une critique de la bourgeoisie, qui ne va peut-être pas très loin, mais enfin... Eh bien, il faut que je l'avoue: j'aime *Une curieuse solitude*, et cela sans l'ombre d'une justification 'sociale'."

Et quatre ans plus tard, au moment même où paraît la monumentale *Histoire parallèle de l'URSS et des USA* dont l'écriture le força, dit-il, à descendre dans le "tombeau mal fermé de l'histoire", tandis que l'actualité immédiate devrait solliciter seule son attention, Aragon se justifie encore d'écouter une voix nouvelle à laquelle il ne devrait pas prêter l'oreille: "Procès des Barricades, mort de Patrice Lumumba, Bourguiba à Rambouillet, quatrième 'spoutnik',

assassinat du maire d'Evian... C'est alors que je lus ce livre au cerne vermillon, *Le Voyage d'Hiver*, de Jacques Coudol... Je vois parfaitement les raisons qu'il y a pour que personne ne s'y intéresse. Il faut être un fou dans mon genre pour tenir pour un événement l'apparition d'un écrivain véritable."

Faisant l'éloge de Sollers et de Coudol (de Jean-René Huguenin également), Aragon sait très exactement ce qu'il fait, jetant son dévolu sur de jeunes écrivains désengagés dont l'inspiration romantique (Aragon compare Sollers à Lamartine) et surréaliste (comme le remarquait à l'époque Michel Foucault, la filiation est évidente) les rapproche de lui, il entend marquer sa solidarité avec une littérature nouvelle dont l'apolitisme revendiqué est l'une des caractéristiques majeures. Contre le magistère sartrien mais sans se résoudre à la dérision faible et au dandysme sans profondeur des hussards, prenant place dans la guerre des revues quelque part entre *Les Temps modernes* et *La Parisienne*, Tel Quel, avec pour patrons Ponge et Paulhan, dans le sillage du nouveau roman, cherche à s'engager dans une voie strictement expérimentale où la revue naissante reçoit le soutien inattendu et précieux de Louis Aragon.

4.

Lire l'article que, dans *Le Monde* du 13 septembre 1967, Philippe Sollers, sous le titre de "Une science de l'anomalie", consacre au nouveau roman d'Aragon, *Blanche ou l'oubli*, en comparer le contenu à celui d'"Un perpétuel printemps" permet de prendre la mesure des changements qui sont intervenus en l'espace d'une petite décennie.

L'année précédente a vu Aragon jouer le rôle de premier plan que l'on sait dans la redéfinition de la position culturelle du PCF lors du comité central d'Argenteuil, plaidant pour la liberté sans réserve de la recherche et de la création, contribuant à faire reculer le dogmatisme idéologique et esthétique du communisme français. Simultanément a lieu ce que l'on pourrait nommer le virage politique du telquelisme. Depuis sa fondation, la revue a considérablement évolué, voyant son comité de rédaction entièrement renouvelé, Philippe Sollers restant seul des fondateurs et se trouvant rejoint par des poètes comme Marcelin Pleynet et Denis Roche, des romanciers comme Jean-Louis Baudry, Jean-Pierre Faye, Jean Thibaudeau et Jean Ricardou dont l'orientation littéraire situe désormais sans ambiguïtés le groupe du côté de l'avant-garde. Sous l'effet de toutes sortes de facteurs propres à l'époque (l'hostilité à la guerre du Viet-Nam étant l'un des principaux), Tel Quel se politise et, taisant son

enthousiasme immédiat pour la révolution culturelle chinoise, accepte que se nouent des relations plus étroites avec certains des organes culturels du PCF qui, sous l'impulsion du programme d'Argenteuil, sont en train de poser les bases d'une politique d'ouverture en direction des intellectuels et des écrivains de pointe. Toutes les conditions d'un rapprochement sont ainsi réunies auxquels vont effectivement oeuvrer de jeunes écrivains communistes, déjà ou bientôt gagnés à la cause du telquelisme: ainsi Jacques Henric auquel l'amitié d'André Stil a permis de devenir le chroniqueur littéraire de *France Nouvelle* où il défend la littérature expérimentale; ou encore, Jean-Louis Houdebine qui, avec le soutien de Claude Prévost, va servir d'intermédiaire entre *Tel Quel* et *La Nouvelle Critique*, permettant que dès 1967 semble acquis un ralliement de la revue au camp communiste. La question consiste à savoir sur quelle base théorique et esthétique repose cette nouvelle alliance: c'est parce qu'ils ne sont pas marxistes que les écrivains de l'avant-garde telquelienne apparaissent comme des interlocuteurs souhaitables à un PCF soucieux d'ouverture et d'élargissement; mais c'est précisément parce qu'ils entreprennent de marxiser leur projet que ces mêmes écrivains de l'avant-garde telquelienne veulent nouer des liens plus étroits avec un PCF dont la politique d'ouverture et d'élargissement va vite décevoir le désir de rigueur et de radicalité.

Le malentendu gît là mais en 1967, il est encore pour l'essentiel inaperçu. La lecture que Sollers propose alors du dernier roman d'Aragon manifeste bien la façon dont le telquelisme peut alors s'imaginer construire une théorie nouvelle de la littérature, susceptible de concilier l'ensemble des pensées de pointe développées sous le signe du structuralisme et relevant d'un marxisme revisité qui permette à la revue de faire cause commune avec le communisme littéraire dont Aragon apparaît en France comme le plus prestigieux représentant en raison et de son passé surréaliste et de son enthousiasme retrouvé pour les formes les plus expérimentales de la création. Rendant hommage à Aragon (dont le nom, écrit-il, figure dans l'Histoire "comme un symptôme majeur, une cause de conflits, de haines et de contresens"), prenant appui sur la réflexion poétique que contient *Blanche ou l'oubli*, Sollers verse ce roman au compte de la littérature nouvelle dont participent à l'époque ses propres livres (*Drame*, *Nombres*) ainsi que ceux des autres expérimentateurs de l'écriture textuelle (par exemple Jean-Louis Baudry ou Jean Thibaudeau). "Machine à interroger la fonction romanesque" et à l'intérieur de laquelle "toute fiction représentative (pseudo-réaliste) est contrecarrée volontairement, démythifiée constamment de façon à reporter l'attention sur le geste producteur lui-même", *Blanche ou l'oubli* se voit ainsi enrôlé sous la bannière du "matérialisme sémantique" dont *Tel Quel*, entreprenant de concilier Marx et Mallarmé,

construit alors la théorie: une écriture où c'est le texte lui-même qui se prend pour objet et qui se donne comme exploration exclusive des conditions de sa propre production.

5.

Tout se joue en 1968: en deux temps qui marquent le moment de la plus grande proximité puis celui où apparaît la fissure qui va rapidement décider de l'écart, puis de la rupture entre Aragon et Sollers, entre *Les Lettres françaises* et Tel Quel. En avril 1968, le ralliement de la revue à la cause du Parti paraît chose acquise: le colloque organisé à l'abbaye de Cluny par *La Nouvelle Critique* a surtout été l'occasion d'une confrontation des intellectuels communistes avec les principaux représentants de l'avant-garde telquelienne, confrontation à laquelle le journal d'Aragon marque son entier soutien en publiant à la une de son édition du 24 avril un entretien entre Philippe Sollers et Jacques Henric intitulé "Ecriture et révolution". Mais ce sont les événements du mois suivant qui, induisant des réactions en apparence opposées, vont faire apparaître la précarité de l'alliance ainsi nouée. Certes, en toute logique, Aragon et Sollers, l'équipe de Tel quel et celle des *Lettres françaises* défilent côte à côte lors du grand défilé parisien organisé par la CGT le 29 mai. Mais tandis que Louis Aragon, malgré les réserves et les méfiances de son camp, s'aventure à un dialogue avec les jeunes gauchistes insurgés (et notamment Daniel Cohn-Bendit), les écrivains de Tel Quel, en dépit de leur sympathie pour le mouvement étudiant, choisissent d'adopter à son égard une position de grande intransigeance doctrinale en ne reconnaissant d'autre force authentiquement révolutionnaire que la classe ouvrière conduite par le parti communiste et en se dissociant du mouvement de protestation, jugé trop peu marxiste-léniniste, conduit par des écrivains comme Michel Butor, Jean-Pierre Faye ou Alain Jouffroy, créant alors l'Union des Ecrivains dans les locaux de la Société des Gens de Lettre à l'Hotel de Massa.

Disons que, afin de se démarquer des formes à ses yeux les plus faibles et les plus opportunistes de la contestation, Tel Quel choisit de revendiquer la forme la plus orthodoxe de positionnement révolutionnaire. Le résultat en devient un peu "surréaliste" - au sens commun que l'on donne désormais à cet adjectif - car il place les représentants d'une revue d'avant-garde sur la même ligne apparente que les plus dogmatiques des membres du parti communiste, avec lesquels bien entendu aucun rapprochement n'est véritablement possible. Et en ce sens, la rencontre sous les banderoles de la CGT des jeunes partisans du matérialisme sémantique avec les vieux tenants d'un militantisme ouvrier et stalinien n'est pas moins

belle et incongru que celle, fameuse, du parapluie et de la machine à coudre sur la table de dissection.

La question tchecoslovaque va agir à la façon d'un révélateur. Déjà en 1966, certains des membres de Tel Quel avaient exprimé leur réticence à s'associer à la vague de protestations consécutive à l'affaire Daniel et Siniavski, considérant qu'il y avait là comme une manoeuvre de diversion organisée par la droite à l'heure où la guerre de Viet Nam devait mobiliser toutes les énergies. On sait qu'Aragon n'avait pas eu de tels scrupules. De même, la condamnation sans ambiguïté par les *Lettres françaises* de l'écrasement du Printemps de Prague - avec les conséquences que cette condamnation eut - fait singulièrement contraste avec le silence de Tel Quel - dont personne, à l'époque, ne doutait qu'il avait valeur d'approbation tacite.

6.

La rupture de Tel Quel avec le P.C.F, entraînant le ralliement de la revue à la cause maoïste et permettant que s'exprime au grand jour l'enthousiasme immédiat de certains de ses membres (et notamment Sollers) pour la révolution culturelle chinoise, intervient en 1971 suite à deux gestes de censure dont les telqueliens attribuent aux communistes la responsabilité. Le premier de ces gestes concerne l'ouvrage de Maria-Antonietta Macciocchi, *De la Chine*, publié au Seuil sur l'intervention de Louis Althusser par l'intermédiaire de Philippe Sollers, et qui se voit écarté lors de la Fête de l'Humanité. Le second de ces gestes - où va se trouver impliqué Aragon - porte sur le roman de Pierre Guyotat, *Eden, Eden, Eden*, qu'une décision du ministère de l'Intérieur interdit à l'automne 1971, en raison de son caractère pornographique. Soutenant avec moins d'énergie les écrivains proches de Tel Quel, allant jusqu'à ignorer leurs livres, *Les Lettres françaises* font paraître un article assez hostile à Guyotat et, tout en condamnant la censure dont son livre est victime, ne reviennent qu'en partie sur l'appréciation réservée qu'il leur avait inspiré, déclenchant la colère de l'auteur et de ses amis de Tel Quel.

L'histoire du chassé croisé Aragon/ Tel Quel s'arrête là. Entre maoïsme et communisme, la revue choisit et oblige chacun à se déterminer soit en quittant la revue (comme le feront Thibaudeau et Ricardou) soit en quittant le parti (ce sera le cas de Guyotat, Henric, Houdebine ou Guy Scarpetta). Dans la mesure où Pierre Guyotat a publié dans la collection du chemin chez Gallimard sous le titre de *Littérature interdite* l'ensemble des documents qui la concernent et que ce volume est assez aisément consultable, il n'y a sans doute pas lieu de

revenir à cette affaire. Chaque lecteur peut vérifier dans ces pages la manière dont entre Aragon et Tel Quel les rapports ont spectaculairement dégénéré.

En revanche, il existe de nombreux documents périphériques que l'histoire littéraire a un peu oubliés et qui présentent l'intérêt peut-être un peu anecdotique d'enrichir le volumineux dossier contenant toutes les insultes dont l'auteur du *Traité du Style* a été l'objet. Avec Sartre peut-être, Aragon a sans doute été le plus injurié des écrivains français et certaines des invectives les plus violentes qui lui ont été adressées sont venues au début des années 70 de l'avant-garde littéraire pro-chinoise. Trois revues satellites de Tel Quel constituent à cet égard une mine d'informations - qu'on jugera selon son humeur réjouissantes ou consternantes. Il s'agit de la revue *Promesses* - animée par Jean-Louis Houdebine et Guy Scarpetta, et rapidement gagnée à la cause du telquelisme -, de la revue *Peinture, cahiers théoriques* - où s'expriment les artistes du Groupe Support/Surface et notamment Marc Devade ou Louis Cane - et surtout du *Bulletin du Mouvement de Juin 71* - de ces trois publications, celle dont le ton polémique et insultant se trouve assumé sans le moindre état d'âme.

Outre que son caractère excessif lui donne l'allure d'une farce et d'une plaisanterie, la haine nouvelle pour Aragon n'est pourtant pas une haine aveugle et elle ne se dispense pas de toute justification théorique. En une analyse clairement et habilement démarquée du célèbre texte de Mao Zedong intitulé "A propos de la pratique" et dans lequel le leader chinois renvoie dos à dos empiristes et dogmatiques, Sollers introduit pour rendre compte de la position du P.C.F le concept de "dogmatico-révisionnisme" signifiant ainsi que l'opposition apparente au sein du parti de ces deux lignes en principe antagoniques recouvre en fait un accord de fond contre lequel il s'agit désormais de se dresser. Figure incontestée du stalinisme national puis acteur éminent de la libéralisation intellectuelle du communisme français, Aragon - qui n'est plus désigné désormais par Sollers que comme le "fantoche Aragon- Cardin"- se voit ainsi dénoncé comme l'un des principaux représentants de ce "dogmatico-révisionnisme" et devient dès lors la cible favorite du camp telquelien qui voit en lui le symbole même du "dogmatisme désormais repensé, redessiné et rhabillé par la bourgeoisie à des fins de drugstore".

7.

S'il faut une fin à cette histoire, on pourra la trouver dans le tout premier numéro de la revue *L'Infini* - qui en 1983, chez Denoël, succède à Tel Quel. Il se termine sur un article consacré

par Philippe Sollers à Louis Aragon très récemment disparu, article qui a presque autant valeur de manifeste, de déclaration d'intention inauguraule que le dialogue qui occupe les premières pages de la revue. A vingt-trois ans d'écart, ce texte fait écho à celui, très comparable par son esprit, que Philippe Sollers avait fait figurer au sommaire du premier numéro de *Tel Quel* pour y saluer la mémoire d'Albert Camus. Avec Camus en 1960, avec Aragon en 1983, pour une revue littéraire qui naît par deux fois, il s'agit bien de dire adieu au grand écrivain tout juste décédé qui, à chaque fois, incarne une époque soudainement révolue et à laquelle il faut désormais dire adieu.

Qu'une page tourne en 1983 dans l'histoire politique et littéraire française, cela est certain. Pourtant, on n'en a jamais fini avec Aragon. Vingt ans après le temps des affrontements et des insultes, dix ans après le temps du deuil et des adieux, à l'occasion du numéro spécial des *Lettres françaises* de 1992 consacré par Jean Ristat à la mémoire de l'écrivain, Philippe Sollers revient à Aragon, sur Aragon en un long entretien conduisant à cette question: "comment, pourquoi, se sent-on obligé de s'engager contre soi-même?" D'autres textes suivront qui prendront place dans *La Guerre du goût* ou dans *Eloge de l'Infini* tandis que chez d'autres écrivains, collaborateurs de la revue issue de *Tel Quel*, la question Aragon va reprendre toute sa puissance d'interpellation: ainsi pour moi-même, signant à l'Hiver 1994 dans le numéro 45 de *L'Infini* un long article consacré à Anicet, pour Jacques Henric comme en témoigne la même année son roman *Adorations perpétuelles* et en 1996 dans un petit ouvrage autobiographique intitulé *C'est là que j'entreprendrai des sortes de romans...* et surtout pour Julia Kristeva qui fait d'Aragon, aux côtés de Sartre et de Barthes, l'une des figures interrogées dans les deux volumes de ses *Pouvoirs et limites de la psychanalyse: Sens et non-sens de la révolte* (1996), *La Révolte intime* (1997).

A ce retour d'Aragon, disons juste, pour conclure, qu'il n'est pas exclu qu'il y ait aussi une signification politique.

Philippe FOREST

BIBLIOGRAPHIE.

- Louis Aragon, "Un perpétuel printemps", *Les Lettres françaises*, 20 novembre 1958, repris in *J'Abats mon jeu*, Les Editeurs français réunis, 1959, reed. Les Lettres françaises/Mercure de France, 1992, p.13-45.
- Louis Aragon, "D'un Parnasse à bâtons rompus", *Les Lettres françaises*, 12 avril 1962.
- Pierre Daix, *Aragon*, Flammarion, 1994.
- Philippe Forest, "Anicet: Panorama du Roman", *L'Infini*, n°45, Hiver 1994.
- Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel, 1960-1982*, "Fiction & Cie", Seuil, 1995.
- Philippe Forest, "Aragon et l'avant-garde romanesque des années 60", *Aragon lisant*, *Digraphe*, n°82-83, Automne-Hiver 1997.
- Pierre Guyotat, *Littérature interdite*, "Le Chemin", Gallimard, 1972.
- Jacques Henric, *Adorations perpétuelles*, "Fiction & Cie", Seuil, 1994.
- Jacques Henric, *C'est là que j'entreprendrai des sortes de romans... Fismes 1960/1970*, La terra trema, Reims, 1996.
- Julia Kristeva, *Sens et non-sens de la révolte, Pouvoirs et limites de la psychanalyse*, I, Fayard, 1996.
- Julia Kristeva, *La révolte intime, Pouvoirs et limites de la psychanalyse*, II, Fayard, 1997.
- Jean Ristat, *Avec Aragon, 1970-1982, Entretiens avec Francis Crémieux*, Gallimard, 2003.
- Philippe Sollers, "Une science de l'anomalie", *Le Monde*, 13 septembre 1967.
- Philippe Sollers, "Aragon", *L'Infini*, n°1, Hiver 1983.
- Philippe Sollers, "S'engager contre soi-même?", entretien avec Jean Ristat, *Les Lettres françaises*, hors-série, septembre 1992.